

La peste psychanalytique a-t-elle gagné l'Amérique ?

New-York. — On connaît le mot de Freud débarquant en 1909 pour une série de conférences sur la psychanalyse : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste. » Armando Verdiglione, qui aspire en toute modestie à la succession de Freud et de Lacan, a complaisamment joué de ce mot pour lancer en fanfare le V^e congrès du Mouvement freudien international qui s'est tenu, du 30 avril au 2 mai, à l'hôtel Plaza de New-York, sur le thème « Sexe

et langage », puisque, loin d'apporter la peste à l'Amérique, la psychanalyse y a, au contraire, contracté une maladie pernicieuse en s'accrochant à la thérapie plutôt qu'à l'ontologie, à l'épistémologie et à la philosophie du langage.

Elle voulait contaminer le Nouveau Monde avec une peste remise au goût du jour, celle d'un néo-freudisme radical à tendance religieuse et prophétique.

— LE MONDE —

Jeudi - 14 mai 1981

Les Américains, en matière de secte, de sexe et de culture en ont vu d'autres. Ils sont tout de même restés éberlués par une manifestation aussi inhabituelle. Les rencontres, colloques, congrès qu'organise depuis 1973 ce Mouvement qui n'a pour le moment d'international que le nom, puisqu'il regroupe autour de son fondateur quatre-vingts psychanalystes italiens, l'ont fait connaître en Europe. En invitant des intellectuels et des créateurs prestigieux, en les mêlant à des psychanalystes connus ou inconnus, Verdiglione, dont les talents d'organisateur sont unanimement reconnus, a réussi à se faire une réputation que ses seuls travaux n'auraient pu lui valoir. Que cette réputation soit bonne ou mauvaise est, à l'évidence, le dernier de ses soucis pourvu qu'elle soit éclatante. Pour qu'elle le devienne tout à fait, il fallait qu'elle gagne l'Amérique.

Le congrès de New-York, après Milan, Paris, Londres, Barcelone, Caracas, a donc franchement opéré pour le show, l'abondance, la variété et la provocation. Pied de nez à toutes les institutions, qu'elles soient psychanalytiques, culturelles ou académiques, le « cirque Verdiglione », comme l'appellent ses détracteurs européens, avait payé le voyage à une trentaine de journalistes de la grande presse et à une bonne cinquantaine de participants venus principalement de France et d'Italie. Ceux-ci, augmentés de participants américains, ont assuré simultanément un spectacle non stop dans trois salons de ce palace délicieusement « vieille Europe » qu'est le Plaza. Cinq à six cents congressistes payants ont pu ainsi pécorer leur bien parmi les conférences, exposés, tables rondes « performances » (au sens américain et théâtral du mot), auditions, projections et mêmes les prêches proposés par un programme copteux et désordonné.

Ce public, qui avait payé 40 dollars par tête, était partagé entre l'amusement devant ce turbulent bazar aux idées que certains mettaient généreusement au compte de la fantaisie italienne, et l'indignation devant l'absence des principales vedettes annoncées, ce qui, pour d'autres, frisait l'escroquerie délibérée. Ni Michelangelo Antonioni, ni Robert Altman, ni Jean Daniel, ni Emmanuel Le Roy Ladurie, ni Edgar Morin, ni Jorge Semprun, ni William Styron, ni Elie Wiesel, ni Milos Forman, ni Alan Ginsberg, ni Jerry Kosinski, ni Milan Kundera, ni Martin Scorsese, ni Wim Wenders, qui

De notre envoyé spécial

figuraient à l'affiche, ne firent d'apparition. Un journaliste américain affirma publiquement et sans recevoir de démenti que certains d'entre eux n'avaient pas même été contactés.

Parmi les vedettes présentes, celle qui attira le plus de monde fut incontestablement Williams Burroughs. D'une voix sombre et métallique, il fit un exposé apocryphique : l'unique chance pour l'espèce humaine lui viendra de sa dissémination dans les espaces sidéraux. La foule se pressa aussi aux conférences de Thomas Szasz, qui s'en prit, une fois de plus avec humour et bon sens à la sexologie ; d'Armando Verdiglione, armé d'un gros cigare et de gros concepts creux, et qui assena d'un ton de tribun politique des affirmations abyssales propres à mettre en déroute la raison et l'intelligibilité qu'il dénonça comme « religion de la mort ». Philippe Sollers recréa ses habituelles facéties intellectuelles au débat final pour se livrer dans son exposé à l'apologie du matriçide à travers une fine et ingénieuse lecture de Mme de Sévigné et de Baudelaire. Jean Toussaint Desanti, dans une communication lumineuse, comme seuls savent en faire les vrais savants de sa trempe, retrouva le succès à travers une réflexion épistémologique sur les objets idéaux et montra le parriede à l'œuvre dans tout travail théorique. Iannis Xenakis fit entendre des extraits de ses œuvres et proposa sur sa pratique musicale des réflexions modestes et clairvoyantes. Bernard-Henri Lévy, nul ne s'en étonnera, fit l'apologie du monothéisme dans un exposé lacano-talmudique sur l'existence de la femme, le rapport sexuel, la loi, l'amour du Père, de Dieu, pour terminer par un vibrant appel à remplacer le matérialisme par un patérialisme non théologique.

Voilà pour les têtes d'affiche auxquelles il faudra joindre Alain Robbe-Grillet, venu pour présenter son film érotique le *Jeu avec le feu* et qui ne cachait pas cependant dans les couleurs son ébahissement devant la tournure vaticinante et spectaculaire prise par une telle rencontre placée sous le signe de la psychanalyse et à laquelle il assistait pour la première fois. Les Américains étaient perplexes sur ce congrès de « jet set moonies » (allusion à la secte du révérend Moon), et ils posaient obstinément une question : d'où vient l'argent ?

Finalement y a-t-il lieu de ricaner, de s'alarmer, de dénoncer,

de mettre en garde ? Le salmigondis théorique de Verdiglione ne peut abuser que les gogos. Pourtant, tout dans ce qu'il dit n'est pas à rejeter. Ses condamnations du totalitarisme et du terrorisme ne font courir aucun risque à la liberté, comme le mesure bien l'occasion donnée à l'ex-général soviétique Piotr Grigorenko, à Edouard Kouznetsov et à Marek Halter de lancer un appel pour la libération de Semyon Gutzman, ce psychiatre emprisonné en U.R.S.S. pour avoir dénoncé le fondement répressif des diagnostics de folie portés sur des dissidents.

Un sentiment de Babel théorique

On sait depuis longtemps que le vrai travail intellectuel ne se fait pas dans les colloques internationaux. Ceux-ci, en favorisant les rencontres font communiquer les pensées dont le dialogue éventuellement se poursuivra ailleurs. Le sentiment de Babel théorique donné par ce congrès est en fait un symptôme particulièrement explicite du malaise de notre civilisation. Il est toujours préférable qu'un malaise se manifeste sous des formes ludiques et même délectables plutôt que d'être étouffé sous la chappe d'une idéologie d'Etat. La psychanalyse n'a certainement rien à gagner à se moquer en dérive prophétique, mais elle n'a pas grand-chose à craindre non plus d'un aimable charlatan qui se donne évidemment pour tel. C'est pourquoi lorsque Armando Verdiglione, après avoir éludé les questions trop précises des journalistes américains, annonça d'une voix tonnante aux résonances antiques que « Armando Verdiglione allait maintenant rentrer dans son souterrem milanais pour y creuser le semblant dans son inferno personnel et qu'il exhortait les autres à planer dans le ciel », ceux qui se sentaient l'âme libre de toute tentation sectaire n'entendaient dans ces paroles étrusques rien de plus que la courtouste d'un amphitryon un peu porté sur la rhétorique en souhaitant à ses invités un bon retour en avions. Chacun convint que, les occasions de voyager en s'amusant étant rares, il serait puritain, morbide et du dernier mauvais goût de cracher dans la soupe. On se retrouvera donc tous à Rome, à Tokyo, puis de nouveau à New-York pour les prochains colloques. Honni soit qui mal y pense.

MICHEL CONTAT.